

close comme par un sceau de mort. Elle n'était plus qu'à deux pas de Zilah.

Lui, attendait, ses yeux bleus la couvrant d'un regard où il y avait un amour, une pitié, une colère, des larmes aussi, refoulées et chaudes. Quand la Tzigane arriva devant lui, presque forcée de se heurter contre le prince dans cette lente promenade, droite et silencieuse, elle s'arrêta brusquement, comme un automate.

L'instinct d'un obstacle l'arrêta net, toute raidie, sans un mouvement, n'avançant plus, ne reculant plus, regardant.

Le docteur Fargeas et M. Sims, étudiaient, à quelques pas de là, le regard atone, encore égaré, sans pensée, sans vision.

Marsa, toujours enveloppée de stupeur comme d'un suaire, restait là, debout, ses yeux rivés sur Andras. Tout à coup, brusquement comme si on lui eût enfoncé au cœur une lame invisible, elle tressaillit, secouée d'un tremblement ; son visage—cette pâle figure mamoréenne, impassible—se tira comme par des fils, exprimant une terreur affolée ; prise de frémissements nerveux, elle chercha à appeler ; un cri aussi aigu que les sifflements de la vapeur qui déchiraient l'air, là-bas, sortit de ces lèvres béantes comme celles d'un masque tragique. Les deux bras se tendirent en avant ; les mains qui tremblaient se rejoignirent ; et, comme une masse, tombant à genoux, cette voix qui, depuis tant de jours, répétait douloureusement, sur un funèbre refrain chantant : Je ne sais pas, je ne sais pas... la voix devenue étranglée, balbutia : "Grâce ! Grâce !..."

Puis, Marsa agenouillée, le cou renversé se gonfla, la tête retomba en arrière, dans une lividité de mort, le flot lourd des cheveux l'empêchant de briser sur le sable où elle alla frapper avec un son mat.

Zilah s'était précipité. La gardienne aidant Andras et le docteur Fargeas, relevait Marsa évanouie.

Le pauvre Vogotzine était rouge comme s'il allait avoir un coup de sang.

—Mais savez-vous, messieurs, dit le prince, savez-vous que ce serait épouvantable si nous l'avions tuée ?

—Allons donc ! C'est la stupeur qui est morte, répondit Fargeas. Maintenant, laissez-nous faire. N'est-ce pas, mon cher Sims ? Elle peut et doit guérir !

XXVI

Le prince Andras n'avait plus, depuis longtemps, de nouvelles de Varhély. Il savait seulement que le comte était à Vienne. Quels intérêts Yanski avait-il à Vienne ? C'était bien vraiment sur un appel d'Angelo Valla, son ami, que Varhély était parti.

Le ministre auquel Yanski Varhély demandait audience, Son Excellence le comte Josef Ladany, avait autrefois commandé une légion d'étudiants magyars très redoutée des grenadiers de Paskiewisch en Hongrie. Les soldats de Josef Ladany avaient, après avoir menacé de marcher sur Vienne, maintes fois tenu en échec les grenadiers et les Cosaques du feld-maréchal. Très exalté jadis, enthousiaste, avec de grands cheveux blonds qui flottaient autour de son front de vingt ans comme sa plume de héron sur son bonnet national, Ladany faisait la guerre en patriote et en poète, récitant des vers de Petöfi pendant les nuits de campement, et partant pour la bataille comme pour le bal. Il était magnifique—Varhély s'en souvenait bien—à la tête de ses étudiants, et ses blondes moustaches en croc avaient, en chemin, fait battre plus d'un cœur de petite patriote hongroise.

Varhély n'eut donc point de peine à expliquer ce qui l'amenait à Vienne. Il le fit franchement, hardiment, comme il eût, autrefois, abordé de front l'ennemi, coude à coude avec ce vaillant devenu ministre.

—Vous pouvez, lui dit-il brusquement, me rendre un service... un grand service... Je n'ai jamais rien demandé à personne... J'ai pourtant fait le voyage pour vous demander à vous... pour vous prier de...

—Dites, mon cher comte. Ce que vous souhaitez sera réalisé, j'espère.

Mais déjà le ton devenait plus froid—ou plus officiel tout simplement.

—Eh bien, fit Varhély, ce que je viens réclamer de vous, c'est, en souvenir du temps où nous étions frères d'armes (le ministre passa rapidement, d'un geste nerveux, ses doigts sur ses favoris)... la liberté d'un homme !... oui... d'un homme que vous connaissez !

—Ah ! vraiment ? dit le comte Josef.

Il était assis dans son fauteuil ministériel, les jambes croisées, les mains jointes et, la tête inclinée légèrement, il examinait, à travers ses cils, baissés à demi, le visage de Varhély qui hardiment le regardait en face.

Le contraste était profond entre ces deux hommes, le soldat moustachu, comme blanchi sous le harnois, et le chancelier élégant aux manières mondaines : —deux compagnons d'antan et qui avaient entendu siffler les mêmes balles.

—Voilà, reprit Varhély. J'ai le plus grand intérêt à ce qu'un de nos compatriotes... en ce moment prisonnier à Varsovie, il y a peu de temps... soit mis en liberté... J'y ai un intérêt absolu, répéta Yanski, dont la lèvre devenait aussi blanche que ses moustaches.

—Oh ! dit le ministre, je gage que je sais de qui vous voulez parler.

—Du comte Menko.

—Parfaitement !... Menko a en effet été arrêté par la police russe au moment où il se rendait chez un certain Labanoff... ou Ladanoff... presque mon nom hongrois en russe... Ce Labanoff, qui habitait Paris naguère, est soupçonné d'un complot contre le tzar... Il n'est pas nihiliste, mais il est mécontent... Un cerveau troublé d'ailleurs... Bref, le comte Menko s'est lié, je ne sais comment, avec ce Labanoff... Il est allé le rejoindre en Pologne et, ma foi, la police russe lui a mis la main au collet. Je ne vous cache pas qu'elle a bien fait.

—Aussi, dit Varhély, ne dis-je pas le droit de la police russe à se défendre ou à défendre le tzar. Ce que je viens vous demander, c'est de faire agir diplomatiquement auprès du gouvernement russe pour que Menko soit mis en liberté.

—Il vous intéresse beaucoup, Menko ?

—Beaucoup, fit Yanski d'un ton qui sembla bizarre au ministre.

—Alors, demanda avec une lenteur étudiée le comte Ladany, vous voudriez ?...

—Qu'une note de vous, remise à l'ambassadeur de Russie, réclamait la liberté de Menko... C'est Angelo Valla, vous savez, l'ancien ministre de Mannin...

—Je sais, dit le comte Josef, avec son sourire plein de sous-entendus.

—C'est Valla qui m'a appris l'arrestation de Menko, dont je savais le départ de Paris, mais que j'avais hâte de retrouver en quelque endroit qu'il fût... Valla a été avisé, à l'ambassade italienne à Paris, de l'affaire de ce Labanoff, de la complicité apparente ou réelle de Michel Menko... Il m'a averti... Et comme nous cherchions, lui et moi, les moyens de faire mettre en liberté un homme détenu par l'autorité moscovite—ce qui n'est point, je le sais, chose facile,—nous avons songé à vous, et je suis venu vers Votre Excellence comme je serais allé au chef de la Légion des Etudiants pour réclamer son secours en cas de péril !

Yanski Varhély n'était pas diplomate et ses façons d'en appeler ainsi aux souvenirs d'autrefois faisaient courir sur l'épiderme du ministre un chatouillement désagréable, que le comte Ladany ne laissait pas apercevoir.

Le ministre connaissait parfaitement l'affaire de Varsovie. Un Hongrois y étant mêlé, et un Hongrois du rang et de la valeur du comte Menko, l'autorité austro-hongroise en avait aussitôt été avisée. Sans doute, il n'y avait pas, contre Menko, de preuves d'une complicité matérielle, effective, mais—comme Josef Ladany venait de le dire—il semblait évident qu'il venait, en Pologne, rejoindre Labanoff. On avait saisi un avis adressé à Menko par Labanoff. Tous deux devaient, avant peu, partir pour Pétersbourg. Labanoff avait, dans l'armée russe, des accointances douteuses ; plusieurs officiers d'artillerie, arrêtés et envoyés aux mines, étaient ses amis avérés.

—L'affaire est grave, dit le comte... Nous ne pouvons guère, par un cas particulier, rendre plus tendus avec une nation... amie des rapports que tant d'autres,—je vous laisse le soin de deviner qui, mon cher Varhély—tant d'autres cherchent à rendre difficiles... Et pourtant je voudrais vous être agréable... Je le voudrais, je vous assure...

—Si le comte Menko n'est pas mis en liberté, qu'arrivera-t-il ? demanda Yanski.

—Eh ! eh ! il se pourrait bien qu'il fit, aussi quelque étranger, le voyage de Sibérie !

—La Sibérie ! C'est loin et on n'en revient pas, dit Varhély, la voix presque rauque. Je donnerais je ne sais quoi pour que Menko fût libre.

—Il lui était si facile de ne pas être empoigné par un caporal russe !

—Oui, mais enfin, il l'est. Et c'est sa liberté, je vous le répète, que je viens vous réclamer... Une pareille demande d'élargissement n'est ni une menace, ni un *casus belli*, que diable !...

Je voudrais bien le voir, lui, rédigeant la note, Oui je voudrais l'y voir !... On n'a pas idée de conspirer... C'est un mécontent, ce Menko, un mécontent... Il aurait fait son chemin dans nos ambassades... Le diable l'emporte !... Ah ! mon cher comte, c'est bien embarrassant... bien embarrassant...

Et le ministre répétait le mot avec une expression maussade, toujours correct, même en disant : "Le diable l'emporte !" Il ne voulait point d'ailleurs s'engager tout de suite avec Varhély. Il verrait, se ferait apporter le dossier de l'affaire, demanderait, par dépêche, un rapport à Varsovie puis à Pétersbourg, étudierait rapidement ce qu'il appelait le cas de Michel Menko... "embarrassant, tout à fait embarrassant", et il rendrait à Varhély une réponse dans les vingt-quatre heures.

Yanski Varhély sortit un peu étourdi de cette visite. Il ne s'était jamais senti aussi vieux, aussi démodé dans le monde actuel. Le prince Zilah et lui maintenant lui faisaient l'effet de deux ancêtres. Des Don Quichotte, des romantiques, des entêtés, des imbéciles. Le ministre était, comme eût dit le reporter Jacquemia, un *malin* qui prenait le temps comme il venait et laissait en paix les spectres. Peut-être avait-il raison, ce Lanany !

—Allons, disait en riant, tout bas, le vieux hussard, il y a l'âge des moustaches et l'âge des favoris, voilà tout... Lanady a fait mieux ; il a trouvé le moyen de devenir chauve :—il était né pour être ministre !

Pau lui importait, il est vrai, ce souvenir de jeunesse retrouvé sous des traits nouveaux, comme un amour d'autrefois revu sous un maquillage savant. Si le comte Josef Lanady arrachait Menko à la police du tzar et, le faisant libre, le livrait à lui, Varhély, tout était bien dans le rôle du ministre. Celdi-là, du moins, en passant par le ministère, serait utile à quelque chose.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous envoyer de suite le montant de leur abonnement par la malle, et ils recevront en retour u aussitôt.